

Albert Chan 陈纶绪 (1915-2005)

Sinologue, le P. Albert Chan l'a été avec la virtuosité du linguiste et du collectionneur, allié à une fascination pour une époque où la Chine dialoguait avec l'Europe. Il aura ainsi traversé le tumultueux XX^e siècle consacrant toute sa vie à l'histoire de la Chine des XVII^e et XVIII^e siècles.

Né le 25 janvier 1915 à Pacasmayo, Pérou, d'un père chinois et de mère péruvienne, et donc bi-lingue espagnol/cantonais Albert Chan fit ses études primaires et secondaires d'abord au District de Panyu à côté de Canton, puis chez les jésuites irlandais au Hong Kong Wah Yan College. Il entra en 1934 au noviciat jésuite à Novaliches, Quezon City aux Philippines, car il n'y avait pas encore de noviciat à Hong Kong.

De 1936 à 1941 il obtint une licence et une maîtrise en philosophie au Collège du Sacré Coeur (Manille), puis retourna à Hong Kong comme professeur au Wah Yan College pendant l'occupation japonaise. Après la guerre, suivirent quatre années de théologie à Zikawei (Shanghai), puis à Dublin, et l'ordination presbytérale en juillet 1947.

Après une année d'histoire européenne à l'université jésuite de Fordham à New York, Albert étudia l'histoire chinoise à Harvard (1950-53) et y obtint son doctorat avec une thèse sur « *The Decline and Fall of the Ming Dynasty (1368-1644). A Study of the Internal Factors* », dirigée par le célèbre historien Yang Liansheng, qui venait de fuir la Chine de Mao (et qui m'a dit un jour : « Nous autres intellectuels chinois nous faisons une dépression nerveuse tous les deux ans ! »)

Ce fut alors quatre années d'enseignement dans les deux lycées jésuites de Hong Kong (les « Wah Yan »). En 1978-79 il enseigna aussi à l'Université chinoise de Hong Kong.

La passion des Ming

Pendant ces années, en révisant sa thèse pour la publier, A. Chan visita presque toutes les principales bibliothèques et archives de par le monde. Et c'est ainsi que *The Glory and Fall of the Ming Dynasty* parut en 1982. Ces 428 pages constituent « L'étude la plus complète de la dynastie Ming en langues occidentales. Le livre, qui a une ampleur de vue aussi bien qu'une profondeur remarquables, est le fruit de plus de vingt ans de travail acharné. » (*The Journal of Asian Studies*, 43.3) !

Il faut noter que cette publication doit beaucoup au soutien des amis jésuites d'Albert à Hong Kong, irlandais, mais aussi les deux Hongrois qu'étaient Ladislav Ladany, le Rédacteur de *China News Analysis* et Joseph Sebes, auteur d'une thèse à Harvard sur le premier traité signé (par l'entremise des jésuites !) entre la Chine et un pays étranger, à Nerchinsk en 1689.

Outre ce livre, Albert a écrit sur les conflits régionaux dans la bureaucratie au milieu du XV^e siècle ainsi que sur l'histoire économique à la fin des Ming. « Le meilleur exemple de l'érudition du P. Chan peut être sa « Préface » au *Dernier catalogue de rêves à (la Porte) Chunming*. » Ce *Catalogue*, qui a été réimprimé à Hong Kong en 1965, est une remarquable description de tous les bâtiments de la capitale à la fin des Ming, mais aussi une source unique d'information sur la bureaucratie de l'époque : le contenu et procédure des conférences de l'empereur et de ses ministres, les règlements sur la garde des portes de la Cité Interdite le soir. Sans compter la vie économique : le trafic maritime entre Fujian, Japon et Ryūkyū aussi bien que les jours d'ouverture des marchés à la fin de la dynastie. Dans sa « Préface » de 7 000 mots, A. Chan cite 27 ouvrages contemporains du *Catalogue* pour établir les sources et l'originalité de ce dernier.

Mais, la Chine des Ming, c'est aussi celle où est entré Matteo Ricci en 1580 et A. Chan s'orienta alors vers les relations entre la Chine et l'Europe et sur les missionnaires jésuites à la fin des Ming et au début des Qing, mais aussi les relations de la Chine et des Philippines à la fin du XVI^e siècle. Par exemple, il mit en valeur les contributions de quatre jésuites en Chine : Philippe Couplet et sa vision d'une Eglise chinoise, le P. Adam Schall dans les yeux du lettré Tan Qian, les écrits scientifiques du P. Aleni. Il a surtout analysé les 50 poèmes en chinois classique du P. Michele Ruggieri. Contemporain de Matteo Ricci, Ruggieri commença l'étude du chinois à 40 ans ; il apprit 12 000 caractères et il est probablement le seul étranger qui ait su maîtriser l'art de la poésie classique...

A. Chan a aussi laissé tout un manuscrit sur Pékin sous les Ming, et une traduction de 200 pages du récit des PP. Buglio et Magalhães qui, à peine arrivés en Chine, passèrent 30 mois au Sichuan prisonniers du terroriste prétendant au trône, Zhang Xianzhong. Et cela nous mène bien à la fin des Ming !

Des livres, des livres...

Mais pendant ses années à Hong Kong, Albert passait aussi ses après-midis à fureter dans toutes les arrière-boutiques des libraires et collectionneurs de Hong Kong et de Kowloon. Là il dénichait des trésors insoupçonnés des vendeurs eux-mêmes et qu'il acquérait à leur barbe pour deux sous. Avec les années, des paquets et paquets de ces acquisitions envahirent progressivement tous les espaces libres dans sa Communauté sous le regard effaré des Pères irlandais qui finirent par dire à Albert d'exposer sur des rayons tous ces livres et demandèrent un avis autorisé à plusieurs universitaires chinois : ceux-ci conclurent que c'était là un trésor : une remarquable collection de quelques 70 000 ouvrages sur l'histoire de la Chine principalement aux XVII^e-XVIII^e siècles. Mais que faire de ce trésor ?

C'est alors que surgit en 1983 un certain Edward Malatesta, jésuite qui combinait un savoir-faire californien et un merveilleux charme italien. Il n'était pas sinologue. En fait c'était un exégète de l'*Evangelie de Saint Jean* à l'Université Pontificale Grégorienne à Rome jusqu'au jour où, dans la quarantaine, il découvrit que sa vraie vocation était ... la Chine. Adieu l'exégèse biblique ; il alla apprendre le mandarin au Defense Language Institute de la Marine américaine à Monterey. C'est alors que débarquant un jour à Hong Kong et découvrant le trésor entreposé par Albert Chan, il proposa sans coup férir : « Emportons tous ces livres à San Francisco et là nous créerons un troisième « Institut Ricci » (après ceux de Taipei et de Paris) pour mettre ce trésor à la disposition des chercheurs. »

Le troisième Institut Ricci fut ainsi fondé en 1984 et intégré en 1988 au Pacific Rim Center, à l'Université (jésuite) de San Francisco comme le « Ricci Institute for Chinese-Western Cultural History ». [Récemment, cet Institut Ricci a déménagé à l'université jésuite de Boston (« Boston College ») où il est à même de collaborer avec son voisin le Harvard Yenching Institute (« Yenching » est la vieille appellation de « Pékin »)].

Mais pourquoi tous ces livres ? Pourquoi un tel Institut ? A une réunion à Hong Kong en 1989, Albert Chan répondait :

« C'est que toute l'aventure de la mission chinoise aux XVII^e et XVIII^e siècles, à la suite de Matteo Ricci, continue de fasciner les intellectuels chinois. La contribution culturelle et religieuse de ces missionnaires reste un sujet incontournable pour tout historien de la modernisation chinoise ».

Ailleurs Albert citait ce passage de l'*Histoire de la dynastie Ming (Ming shi)* :

Ces (Italiens) qui vinrent en Orient étaient intelligents et hommes de grande capacité. Leur seul but était de prêcher la religion, sans désirs d'honneurs gouvernementaux ou de gains matériels. Les livres qu'ils écrivirent traitent de

choses jusqu'alors inconnues en Chine. Pour cette raison, ils attiraient beaucoup ceux qui étaient en quête de nouveautés.

Archives romaines

Tous les chemins mènent à Rome où le Directeur des Archives jésuites romaines (*Archivum Romanum Societatis Iesu*) proposa à A. Chan en 1970 de faire l'inventaire du « Fonds chinois ». Plus exactement ce qui en restait après l'éparpillement des documents pendant la Suppression de la Compagnie de Jésus (1773-1814), puis suite à l'expulsion des jésuites de Rome par le gouvernement piémontais en 1872 et finalement avec des déménagements successifs à travers la Hollande à partir de 1890, jusqu'à leur retour à Rome en 1939.

Ainsi, en 2002, paraît *Chinese Books and Documents in the Jesuit Archives in Rome – A Descriptive Catalogue Japonica-Sinica I-IV*. Dans ce « Catalogue » de 625 pages Albert Chan décrit les 451 livres et manuscrits ayant trait à la Chine entre 1369 et 1911 (dynasties Ming et Qing) qui ont survécu aux bouleversements de l'histoire.

Le *Catalogue* présente des livres et documents essentiellement en chinois et quelques-uns en japonais. Il s'agit de catéchismes, de livres de prières, de traités d'apologétique, de théologie, de philosophie, de science. Les jésuites envoyaient à Rome leurs écrits pour informer l'Etat-major à Rome de leurs activités en Chine ; mais, il y a aussi des écrits de laïcs catholiques, de missionnaires non-jésuites, ou de lettrés chinois non catholiques particulièrement fascinés par les connaissances scientifiques des missionnaires.

A. Chan passa trois années (1972, 1975-76) à Rome à cataloguer le fonds, puis plusieurs années à Taiwan, Japon et Hong Kong à consulter d'autres sources chinoises. A la différence d'autres « catalogues », il ajoute des commentaires sur le texte et aussi l'édition (la couverture, la reliure, l'encre, le sceau). Il y a aussi des références à d'autres éditions connues et des événements contemporains. Tout cela suppose une grande familiarité avec le chinois et le japonais classiques, ainsi qu'avec les principales langues européennes de la fin de la Renaissance et le début de l'ère moderne. Ce catalogue ne pouvait être écrit que par quelques rares linguistes comme A. Chan qui lisait le latin, l'espagnol, le portugais, l'italien, l'allemand, le français, et un peu le russe. Et aussi qui avait reçu sa formation classique auprès d'un tuteur privé.

Mais, A. Chan n'était pas un rat de bibliothèque. C'était aussi un artiste : il a laissé un portefeuille de calligraphies « cursives », de peintures et de quelques 40 poèmes. C'était de plus un excellent cuisinier. Enfin, il était très jovial, et vivant fraternellement avec ses compagnons jésuites de Hong Kong, irlandais et aussi chinois qui au moins appréciaient sa cuisine les jours fériés.

ENVOI.

A. Chan, érudit de siècles passés, peut sembler avoir traversé l'histoire contemporaine insouciant de toutes les tragédies qui ont déchiré la Chine du XX^e siècle. Il ne semble pas non plus s'interroger avec angoisse sur la valeur pérenne de la « culture chinoise ». Peut-être. Mais, par ailleurs il était en avance sur son temps, car aujourd'hui de nombreux intellectuels chinois sont eux-mêmes fascinés par les échanges culturels et intellectuels entre la Chine et l'Europe, tout au long d'une histoire ininterrompue depuis Matteo Ricci (1552-1610).

PS. J'ai trouvé bien des détails sur les travaux d'A. Chan dans le « Obituary » publié dans la revue *Monumenta Serica*.

*Dernier catalogue de rêves à la (Porte) Chunming : Sun Chengze
孙乘泽 (1593-1675), “春明梦于录”. La Porte Chunming
(Lumière printanière) est une des portes de Pékin.*